

# Gouverner, c'est compter

Emmanuel Didier propose une histoire de l'Amérique du New Deal au miroir de ses statistiques

La politique n'est-elle qu'affaire de mots, de discours et d'images ? En un mot, de « storytelling » ? Le remarquable ouvrage qu'Emmanuel Didier consacre au rapport entre politique et statistique dans l'Amérique du New Deal vient heureusement nous rappeler l'importance cruciale des chiffres dans le gouvernement moderne des démocraties.

Inspiré par les travaux pionniers d'Alain Desrosières sur la « raison statistique », le sociologue étudie les relations étroites que nouèrent, dans les années 1930, deux innovations souvent considérées comme autonomes : d'une part, une nouvelle conception de la représentation politique, incarnée par le New Deal ; d'autre part, une nouvelle conception de la représentativité statistique, portée par l'essor des méthodes d'échantillonnage aléatoire. L'enjeu était de taille : à l'époque, l'administration fédérale américaine ne disposait ni d'une carte détaillée de son territoire ni d'une estimation du taux de chômage ! En pleine crise, alors que la famine touchait les campagnes et que les licenciements se multipliaient dans les villes, il était urgent d'éprouver la véritable « consistance » de l'Amérique.

Pour raconter cette histoire,

Emmanuel Didier s'est placé au cœur de la « Division », l'organe du ministère de l'agriculture chargé des statistiques sur les récoltes depuis le début du siècle. Le choix peut paraître étrange, mais il est en profonde adéquation avec l'objet étudié. Ce sont en effet les campagnes que la récession frappa le plus durement. C'est aussi là que les statisticiens eurent le plus de mal à la mesurer. Au leitmotiv politique de l'époque – « *L'Amérique comme un tout* » ! –, ils ne pouvaient en effet qu'opposer les difficultés à connaître et à agréger des situations aussi diverses que celles du bayou du Mississippi et des neiges du Dakota.

## Le fermier et le statisticien

Archives administratives, photographies et autobiographies de statisticiens ruraux en main, Emmanuel Didier retrace donc, dans un premier temps, la genèse des statistiques rurales américaines. À l'origine, la « Division » était marquée à la fois par la volonté de cartographier le territoire rural et par le souci d'associer les fermiers à son travail : il fallait les faire participer à la production des chiffres dont ils devaient être les premiers bénéficiaires, au détriment des spéculateurs. Elle s'était attachée de concours de milliers de « corres-



San Augustin County, Texas, années 1930-1940. JOHN VACHON / THE LIBRARY OF CONGRESS

pondants » qui recensaient l'état des cultures dans leur voisinage.

Cette méthode ne tint pas le choc de la Grande Dépression. Le « plasma » à partir duquel elle était construite, et que la « Division » avait réussi à solidifier, entra en effet à nouveau en fusion sous l'effet d'un changement de l'action publique. Il ne s'agissait plus de soutenir les paysans par la publicité de l'information, mais de venir au secours des victimes de la surproduction agricole. Ce glissement bouscula l'alliance traditionnelle du fermier et du statisticien, obligeant celui-ci à participer à la distribution des aides en même temps qu'il évaluait les cultures.

On inventa alors des machines qui permettaient de mesurer les surfaces cultivées en se passant de tout contact avec les fermiers : ainsi du *crop-meter*, un simple boîtier branché sur le compteur kilométrique du véhicule de l'enquêteur. De nouveaux experts furent formés aux méthodes d'échantillonnage

modernes, qui commençaient à être utilisées avec succès en matière de prévision électorale. Et ces spécialistes d'un genre inédit revendiquèrent non plus l'exactitude ou l'exhaustivité de leur démarche, mais le simple contrôle de l'aléa.

Lentement, le fléau de la balance pencha vers un nouvel « *assemblage* » de l'Amérique, fondé sur le son-

## En quoi consiste l'Amérique ?

Les statistiques, le New Deal et la démocratie d'Emmanuel Didier

La Découverte, 318 p., 26 €.

dage et l'échantillon : « *L'Amérique aléatoire* » prenait forme. Or, les problèmes que devaient résoudre ceux qui fabriquaient ce nouvel agrégat n'étaient plus les mêmes. Il ne s'agissait plus de mobiliser les populations interrogées autour d'un problème commun. Au contraire, il fallait taire l'enquête afin d'éviter que ceux qui avaient

été tirés au sort pour faire partie de cette Amérique représentative modifient leur comportement. La statistique était ainsi tirée vers le pouvoir, le secret. Les rapports de la « Division », note Emmanuel Didier, jusque-là diffusés largement pour éclairer les marchés, devenaient de simples ronéotypes, essentiellement destinés à orienter les politiques publiques.

« *Autre science, autre démocratie* », conclut le sociologue. Sans choisir entre deux thèses antagonistes, celle de la manipulation des chiffres par le pouvoir politique et celle de l'autonomie de la science statistique, Emmanuel Didier reconnaît dans ce triomphe des échantillons aléatoires un point de bascule en direction de ce qu'il appelle le « *gouvernement des masses* ».

Gilles Bastin

Signalons également la parution d'un essai signé par le collectif Lorraine Data et intitulé *Le Grand Truquage. Comment le gouvernement manipule les statistiques* (La Découverte, 180 p., 13 €).

# Quinet, notre contemporain

L'illusion rétrospective brillamment dénoncée

Qui donc lit encore Edgar Quinet (1803-1875) ? Peu de monde, assurément. On connaît son nom : à Paris une station de métro, ici et là une rue ou un boulevard, quelques établissements scolaires... Voilà qui lui a permis de ne pas sombrer totalement dans l'oubli. Mais rares sont ceux qui fréquentent vraiment son œuvre, et presque personne ne le lit comme philosophe de l'histoire ou des religions. Sa pensée est pourtant immense et originale. Homme de concept et d'archive, poète, intellectuel engagé, cet ami de Michelet a laissé des dizaines de volumes que nos contemporains ont tort de ne plus arpenter. La preuve : ce court volume de 1857, jamais réédité depuis.

Quel bonheur ! Et quelle bonne surprise ! Voilà un texte alerte, puissant, qui n'a pas pris une ride. A première vue, pourtant, on pourrait craindre le pire. Que peut avoir encore à nous dire un pamphlet du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle critiquant les histoires de France de son temps ? Il dénonce, dans le regain d'intérêt pour l'histoire nationale, un travers bien plus vaste. Le régime parlementaire apparaissant désormais comme l'aboutissement de tous les épisodes précédents, les historiens « ont expliqué les temps

antérieurs comme une préparation à cette ère nouvelle ».

Quinet démonte, avec autant d'exactitude que de verve, l'illusion rétrospective. Elle conduit à expliquer les péripéties historiques les plus lointaines par leur dénouement. Les libertés conquises par la Révolution Française ? Elles cheminaient déjà « *sous l'arbre des druides comme sous l'arbre de Saint Louis* » ! Dans cette lecture à partir de la fin, notre auteur retrouve un travers qui fut déjà celui des Pères de l'Église et, avant eux, de l'apôtre Paul : après la venue du Christ, voilà qu'on relit toute l'histoire des Hébreux pour montrer qu'elle ne

## Philosophie de l'histoire de France d'Edgar Quinet

Postface de Jean-Michel Rey, Payot, « Critique de la politique », 172 p., 18 €.

fait que préparer la venue du Messie. À la lumière de l'ultime épisode, se réinterprète tout ce qui s'est passé auparavant.

Chez des historiens, la principale conséquence d'une telle attitude n'est pas seulement un défaut de méthode. C'est une faute politique et morale. Car les pires horreurs de l'absolutisme se trouvent bientôt justifiées, puisqu'elles ont permis, en fin de compte, le règne de la liberté. Qu'importent les tyrans, pourvu qu'on ait la suite... « *Nous foulons aux pieds les souffrances des générations disparues parce que nous croyons avoir le mot, le secret de ces souffrances dans les droits politiques du citoyen par lesquels notre histoire est couronnée* », écrit Quinet, dans sa prose imagée, enflammée, parfois lyrique. Ses vibrations risquent d'empêcher qu'on aperçoive clairement les enjeux théoriques de cette étude.

Pourtant, le résultat de l'analyse est net et précis : au nom de la liberté supposée conquise, on absout les meurtres anciens, on les explique et surtout on les accepte. Justifiés les cachots, légitimes les censures, bénignes les tortures... puisque les plus longues nuits conduisent à la lumière ! Dans un tel dispositif, ce n'est plus, en fait, la révolution qui triomphe. C'est au contraire la vieille, l'immémoriale servitude qui l'emporte sournoisement. Voilà ce que Quinet permet de comprendre. Il est aisé de voir que pareil dispositif n'est pas limité aux exemples dont il traite : la vision hégélienne de l'histoire et sa postérité marxiste fonctionnent, elles aussi, sur un semblable schéma. Quand Raymond Aron suggérerait de « *défataliser le passé* », il ne disait pas autre chose.

Lire Quinet revient donc à découvrir un penseur inclassable qui a su voir, avant les autres, des questions essentielles dont nous ne sommes pas sortis. La belle étude que Jean-Michel Rey lui consacre (sa postface compte près d'une centaine de pages) souligne divers aspects de l'étonnante modernité de ce méconnu. Quinet s'intéresse dans l'histoire aux disparus qui survivent, à ces peuples ou ces représentations qui demeurent comme des « *membres fantômes* », qui continuent à être sensibles après amputation.

En s'intéressant de la sorte à divers « *spectres* » qui hantent l'histoire, en étudiant, comme disait Valéry, « *les causes imaginaires de maux réels* », en voyant combien les peuples s'asservissent eux-mêmes quand ils deviennent « *infatués d'idées fausses auxquelles les grands écrivains ont mis le sceau de l'immortalité* », on ne saurait douter qu'Edgar Quinet fût notre contemporain. ■

Roger-Pol Droit

# Au temps des pouponnières secrètes

Enquête sur les enfants franco-allemands nés pendant la guerre

Il y a neuf ans, Fabrice Virgili publiait *La France virile* (Payot), un livre passionnant sur les femmes tondues à la Libération, dans lequel il tordait le cou à deux idées reçues. D'abord sur le caractère prétendument éphémère du phénomène qui, loin de se limiter à la phase d'épuration « *sauvage* » de la fin 1944, s'étala en fait de 1943 à 1946. Ensuite sur le profil des condamnées, dont seules 8 000, soit moins d'une sur deux, le furent pour avoir couché avec des Allemands. Preuve que la tonte ne fut pas, comme on l'a cru, « *le châtimement d'une collaboration sexuelle* », mais plutôt « *le châtimement sexué de la collaboration* ».

Même réduite à sa juste place, la « *collaboration horizontale* », comme la qualifient parfois les spécialistes, méritait un examen plus précis. Le nouveau livre de Fabrice Virgili ne prétend pas épuiser le sujet, mais il fait le point sur l'un de ses aspects les moins connus, les plus refoulés aussi : la naissance, pendant la guerre, de ceux que l'on appellera plus tard les « *enfants de boches* ».

Premier intérêt de cette étude : éclairer, justement, les conditions dans lesquelles sont nés ces bébés de père allemand, dont l'historien estime le nombre à 100 000 (soit 5 % des naissances sous l'Occupation). Des conditions souvent pénibles. Les futures mères, qui pour beaucoup n'avaient pas désiré leur grossesse, furent en effet nombreuses à se cacher pour accoucher. Ce qui ne veut pas dire que toutes le firent dans une honteuse solitude. L'auteur revient ainsi sur l'activité d'associations comme la Ligue pour la protection des mères aban-

données, qui orientaient les parturientes vers des pouponnières secrètes où elles trouvaient soutien et réconfort. Un réseau particulièrement dense, qui témoigne de l'efficacité de tout un système de solidarités clandestines, notamment dans les campagnes.

Ce livre, qui constitue pour la seconde guerre mondiale le pendant du travail que fit jadis Stéphane Audoin-Rouzeau pour la première (*L'Enfant de l'ennemi*, Aubier, 1995), présente toutefois un autre intérêt. Car l'auteur s'est aussi penché sur le sort des enfants nés en Allemagne de pères français, pri-

## Naître ennemi

Les enfants de couples franco-allemands nés pendant la seconde guerre mondiale de Fabrice Virgili

Payot, 384 p., 25 €.

sonniers, travailleurs volontaires ou requis du Service du travail obligatoire. Des enfants au destin souvent incroyable : certains, abandonnés par leur mère allemande, furent en effet récupérés après la chute du III<sup>e</sup> Reich par une France soucieuse de sa démographie, qui les envoya dans des foyers d'accueil, français leurs noms et en fit des candidats à l'adoption. En Allemagne, des voix s'élevèrent à l'époque pour dénoncer ces « *raptés d'enfants* ». L'auteur reste assez imprécis sur l'ampleur de cette politique. C'est dommage. Car il s'agit sans doute d'une des dimensions les plus intéressantes d'une histoire qui appartient autant à celle des années sombres qu'à celle de la diplomatie d'après-guerre. ■

Thomas Wieder

# aparté

Le savant, ce héros

ROBERT FitzRoy (1805-1865) croyait passionnément en Dieu. Il tenait pour immuable l'ordre de toutes choses ; il considérait l'esclavage comme un ciment de la civilisation. Pour certains, sa dépression terminale et son suicide sont même liés à l'issue de la guerre de Sécession et à la déroutante des confédérés : puisque les esclaves étaient libres, la vie ne valait peut-être plus la peine d'être vécue. Navigateur, hydrographe, météorologue, deuxième gouverneur de Nouvelle-Zélande, Robert FitzRoy fut l'ami de Charles Darwin (1809-1882). Il fut aussi son double caché et obscur.

FitzRoy est le capitaine du *Beagle*, le bateau sur lequel Darwin embarque en 1831. Cinq années durant, ils voyagent ensemble. Entre eux se noue une singulière amitié, forgée dans la promiscuité et les difficultés du périple. Une amitié bizarre, faite de discussions sans fin, de désaccords, de colères, de répudiations et de plates excuses.

Leurs destins sont étrangement emmêlés. Charles Darwin a reçu le prénom de son oncle, décédé prématurément. Il porte le prénom d'un mort et suivra, avec insuccès, les mêmes études de médecine. Robert FitzRoy, lui, imitera son oncle, le grand diplomate Robert Stewart, jusque dans la mort ; comme lui, il en finira en se tranchant la gorge.

Darwin, FitzRoy : chacun semble la part d'ombre de l'autre. FitzRoy part en expédition avec à l'esprit le premier volume de l'œuvre de Charles Lyell, l'un des pères de la géologie moderne ; à son retour de voyage, il rejettera Lyell, lui préférant une lecture littéraire de l'Ancien Testament. Quant à Darwin, alors tout juste sorti de la faculté de théologie de l'université de Cambridge, il ne doute pas de la Bible en montant à bord du *Beagle* ; mais il commencera, dès son retour, une longue réflexion qui l'éloignera peu à peu de la foi.

Darwin classe les espèces. Et quand certains lui reprochent d'avoir ainsi pavé la voie à ceux qui entendent hiérarchiser les hommes, c'est la figure de FitzRoy qui surgit – lui qui, pendant le voyage, s'horripila des coutumes de ces peuplades à la peau sombre et justifia ainsi leur réduction en esclavage par l'homme blanc... Darwin, futur agnostique, lui oppose qu'ils sont aussi enfants de Dieu.

Que faire des histoires entrelacées de Darwin et de son triste double ? Autre chose que de la science, bien sûr. De la littérature. Voilà la matière première de l'ouvrage de Jean-François Chassay. A sept reprises – pour Darwin, mais aussi pour Galilée, Giordano Bruno, Marie Curie, Newton, Einstein et Oppenheimer –, l'auteur se livre à cet exercice : parler de savants par le biais du traitement littéraire qui leur a été réservé. De leur vivant ou non.

Et peu importe que les livres aient été bons ou mauvais : Jean-François Chassay en tire des portraits impressionnistes, d'où saillent des détails, des anecdotes, des correspondances dont l'importance échappe bien souvent aux biographes et aux épistémologues. Une manière de psychanalyse, en somme. ■

Stéphane Foucart

Si la science m'était contée, de Jean-François Chassay, Seuil, « Science ouverte », 308 p., 20 €.